

IDOSSIER

- Le Mexique au Salon du livre **PAGE 72**
- Un panorama de la littérature mexicaine **PAGE 74**
- Un pays refuge pour les écrivains **PAGE 77**
- La poésie, une tradition toujours vivace **PAGE 79**
- La France comme modèle **PAGE 80**
- Le marché mexicain en chiffres **PAGE 80**
- 40 écrivains à Paris **PAGE 82**

PAR PHILIPPE-OLLÉ LAPRUNE, CHRISTINE FERRAND
ET MYLÈNE MOULIN

- Bibliographie : 113 nouveautés **PAGE 87**

PAR NICOLAS VERRY (AVEC ELECTRE BIBLIO)

LA LITTÉRATURE MEXICAINE AU SALON DU LIVRE

Viva México!

Alors que le Mexique se prépare à fêter en 2010 le bicentenaire de son indépendance, sa littérature sera à l'honneur au prochain Salon du livre de Paris. Dans ce dossier spécial, Philippe Ollé-Laprune, conseiller littéraire au Conseil national pour la culture et les arts (Conaculta), en montre la grande vitalité. Nous présentons par ailleurs les 40 écrivains invités et une bibliographie des ouvrages qui paraissent pour l'occasion.



La place de la Constitution
(El Zócalo) à Mexico.

Crise ou pas, on peut déjà prévoir que le prochain Salon du livre sera haut en couleur. Du 12 au 18 mars, bandas et mariachis figurent au rendez-vous de cette 29^e édition en l'honneur de la littérature mexicaine. Une quarantaine d'écrivains mexicains, mais aussi une bonne trentaine de professionnels du livre, seront présents pour consolider les échanges déjà fructueux que le Mexique a établis de longue date avec la France.

Avec Carlos Fuentes en figure emblématique, la littérature mexicaine sera représentée dans toutes ses com-



posantes. De nombreux débats, dont le cycle de rencontres « Une heure avec... » organisée en partenariat avec le CNL, permettront au public français de s'immerger dans un univers dont l'extrême modernité se conjugue avec la diversité des voix et la pluralité des origines. Dans ce numéro, Philippe Ollé-Laprune, auteur d'une *Anthologie de la littérature mexicaine* en 2007 et cette année d'un essai, *Mexique, les visiteurs du rêve* aux éditions de la Différence, nous en dégage les lignes de force.

C'est cette diversité, mais aussi cette vitalité joyeuse, que l'architecte Bernardo Gomez-Pimienta a cherché

Trois vues du pavillon du Mexique, par l'architecte Bernardo Gomez-Pimienta.

à traduire dans le pavillon de 1 000 m² qui sera consacré, porte de Versailles, à la littérature mexicaine en langue française et espagnole. Outre la librairie tenue par Gibert Joseph, il permettra de découvrir les catalogues des principales maisons d'édition mexicaines, mais aussi une exposition d'objets-livres créés par des artistes mexicains. Enfin, pour la première fois, un espace scénarisé également par Bernardo Gomez-Pimienta mettra en valeur le dynamisme et la créativité de l'édition pour la jeunesse du Mexique.

C. F.

Des rêves du passé à la détresse contemporaine

Écrite dans la langue des Conquistadores, la littérature mexicaine s'est toujours située par rapport au pouvoir, souvent contre, parfois ailleurs, dans le rêve et la poésie. Mais, jusqu'à aujourd'hui, c'est la recherche de l'identité mexicaine qui demeure son principal ressort. C'est en maniant l'humour et une certaine férocité que les plus jeunes romanciers tiennent à distance angoisse et désespoir.

Les peuples qui habitaient le territoire qui couvre ce qui est aujourd'hui le Mexique n'avaient pas d'écriture, ou plutôt l'ont perdue car les Mayas en disposaient, longtemps avant l'arrivée des Espagnols. L'immense empire aztèque conservait une mémoire et organisait ses valeurs grâce à une forte tradition orale (qui permettait aussi de conserver de nombreux poèmes) et à des documents illustrés appelés « codex » qui fixaient certains rites ou même conseils.

La conquête espagnole s'effectue ainsi grâce aux mots écrits et cette supériorité technique donne à l'écriture l'une de ses caractéristiques principales dans ce pays : elle est un outil de pouvoir. Les premiers textes dignes d'intérêt sont d'ailleurs des récits de conquête (le grand Bernal Díaz del Castillo est le plus célèbre) ou des traités de type essai moral ou religieux (Bartolomé de Las Casas). Si la colonie se distrait dans le domaine littéraire en composant des vers ou en pratiquant le théâtre, le roman est interdit par la métropole qui y voit au mieux un genre vulgaire et au pire une menace pour l'ordre social. Le savoir et la foi catholique sont souvent confondus. Penser – si cela porte un certain poids critique – s'effectue contre l'Eglise. Le plus grand esprit de son temps, sœur Juana Ines de La Cruz, en est l'exemple le plus frappant : enfant génial, elle écrit très jeune des poèmes, du théâtre ou des essais. Chose peu commune, elle est lue en Europe... Mais le ton trop novateur et la hardiesse de ses idées, qui touchent aussi bien la place de la femme que la possible indépendance des colonies, lui font affronter de multiples ennemis jusqu'à son retrait dans un couvent. Elle meurt en 1695, atteinte de la peste.

L'indépendance et le XIX^e siècle sont les temps des premiers romans comme *le Periquillo* Sarniento de Fernández de Lizardi ou *Los bandidos del río frío* de Manuel Payno. Les textes sont bien maladroits, de façon compréhensible : il n'y a pas de savoir-faire accumulé et les techniques d'écriture sont encore balbutiantes. Il en va de ces livres comme de ces premiers romans que de jeunes auteurs veulent trop charger, tentent de tout dire dans de trop nombreux domaines.

Mais avec la Révolution (1910-1920), le réel devient le vec-

Si la colonie se distrait dans le domaine littéraire en composant des vers ou en pratiquant le théâtre, le roman est interdit par la métropole qui y voit au mieux un genre vulgaire et au pire une menace pour l'ordre social.

teur de créations tour à tour épiques et désenchantées. Avec Rafael F. Muñoz, Mariano Azuela (*Ceux d'en bas*) et surtout Martin Luis Guzmán (*L'ombre du caudillo*), le roman mexicain connaît une formidable avancée, devenant à la fois profond et populaire, lucide et exaltant.

Avec les années 1950, après de nombreux bouleversements dans les domaines sociaux et politiques, il conquiert ses lettres de noblesse. Cette littérature commence à susciter un réel intérêt au-delà de ses frontières. Si Yañez ouvre déjà le chemin, c'est avec deux duos d'auteurs que commence une nouvelle aventure. D'un côté, Rulfo et Arreola et, de l'autre, Paz et Fuentes. Les deux premiers sont provinciaux, issus de familles plutôt modestes, peu habitués au grand monde, plus à l'aise dans le récit court ou la nouvelle. Rulfo publie deux livres, *Pedro Paramo* et *Le llano en flamme*, puis cesse d'écrire comme écrasé par le respect des autres, célébré par ses pairs de langue espagnole qui y voit l'équivalent d'un Kafka des hauts plateaux. Pourtant, en traduction française, il ne connaît pas la réussite : le décalage entre la puissance de l'œuvre et sa réception est énorme. Heureusement, de nouvelles traductions (faites par le remarquable Gabriel Jaculli) l'imposent dans l'Hexagone. Arreola est plus méconnu dans notre langue, mais son unique roman et ses nouvelles devraient connaître une tout autre reconnaissance. Cet auteur fut aussi un acteur talentueux qui participa à Paris à diverses pièces montées par Louis Jouvet qui l'avait repéré pendant une tournée mexicaine au cours de la Seconde Guerre mondiale. Mais lui aussi, comme Rulfo, réussit à prendre un morceau de Mexique et à le rendre universel, comme s'il partait du local pour aller, grâce à la littérature, vers le général.

Le poète et le romancier

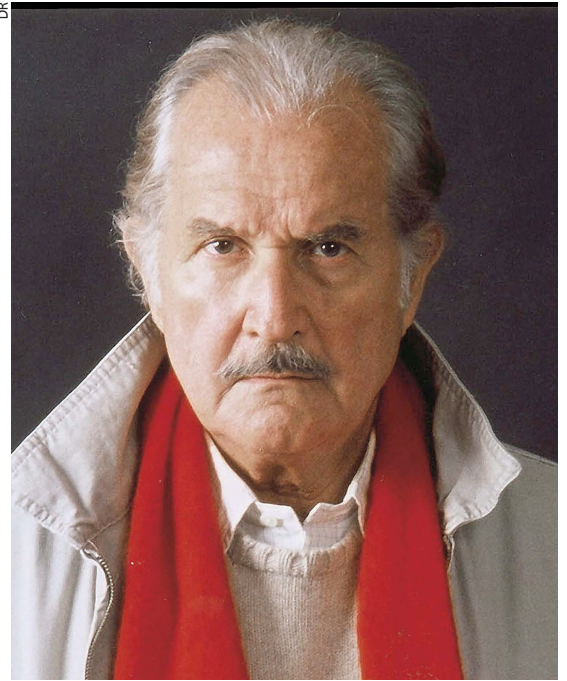
Les deux auteurs mexicains les plus célèbres et les plus traduits procèdent à l'inverse. Ils recherchent dans l'universel des images, des thèmes et des idées qu'ils adaptent

avec un talent incomparable à l'observation de leur environnement. Ils sont aussi brillants que profonds, aussi charmants qu'ambitieux. Et l'un va devenir « Le poète » et l'autre « Le romancier » ; il s'agit bien sûr d'Octavio Paz et de Carlos Fuentes.

Paz est l'ami des surréalistes, de Breton et de Péret. Issu d'une famille cultivée où la littérature a une importance remarquable, il vit aux Etats-Unis et en France. Sa carrière diplomatique l'amène aussi au Japon et en Inde où il s'imprègne de cultures différentes qui laissent des traces dans ses écrits. Il va donner des essais originaux, essentiels et argumentés : du *Labyrinthe de la solitude* qui propose une lecture de l'« être mexicain » jusqu'à son texte sur sœur Juana et ses réflexions critiques dans le domaine politique, il a fait preuve d'une clairvoyance et d'une lucidité qui lui réservent une place prépondérante dans cette galerie d'auteurs. Il démissionne de son poste d'ambassadeur en Inde pour montrer son dégoût face aux massacres des étudiants mexicains pendant les événements de 1968, puis, une fois enfin rentré dans son pays il devient directeur de revues (d'abord *Plural* puis *Vuelta*) jusqu'à sa disparition en 1998. Il est couronné par le prix Nobel en 1990. Son œuvre poétique a été marquée par le surréalisme dans ses débuts, mais très vite il se lance dans un parcours personnel où l'amour et l'érotisme, le vertige face à la force du langage et la possibilité d'un dialogue entre cultures sont des thèmes récurrents. Cela va de *Liberté sur parole* à *Mise au net* en passant par *Pierre de soleil* ou *Versant est*. Et toujours il tente >>>

Militant infatigable, Carlos Fuentes va soutenir le Chili d'Allende ou le Nicaragua sandiniste, écrire des articles et des pamphlets qui font de lui l'interprète le plus sensible d'une pensée de « gauche mesurée », critique mais peu enclin au radicalisme.

DR



Carlos Fuentes.

métailié

DOSSIER Le Mexique au Salon du livre

>>> de déchiffrer ses alentours, depuis ce Mexique épaïs et difficile à entendre parfois jusqu'à son aversion pour les idéologies dont il annonce avec raison la fin proche. Le personnage jouit d'un pouvoir immense et coordonne lives et revues, colloques et émissions de télévision....

Fuentes a, depuis sa naissance, une vocation internationale : fils de diplomate, il acquiert très tôt une vaste culture en plusieurs langues. Son talent éclate alors qu'il est encore très jeune : son grand roman, *La plus limpide région*, est publié lorsqu'il a à peine trente ans et l'installe tout de suite parmi les plus grands écrivains de langue espagnole. Va suivre une série de romans et de livres de nouvelles ou d'essais particulièrement abondante. On peut citer *La mort d'Artemio Cruz* et *Terra nostra* parmi les plus connus. Et lui aussi aime la réflexion voire la polémique ; militant infatigable, il va soutenir le Chili d'Allende ou le Nicaragua sandiniste, écrire des articles et des pamphlets (voir *Contre Bush*) qui font de lui l'interprète le plus sensible d'une pensée de « gauche mesurée », critique mais peu enclin au radicalisme.

Bien sûr, le choc entre les deux hommes semble aujourd'hui évident. Ils furent amis pendant très longtemps et leurs différences, tant dans le domaine esthétique que dans la politique, n'éclatèrent que parce que les tensions internationales et la virulence de leurs entourages respectifs ne permettaient plus d'entente cordiale.

Les années 1960 font émerger un nombre considérable de nouveaux écrivains aux tons et aux thèmes nouveaux. Fortes de ce renouvellement, de nouvelles voix très diverses et variées vont commencer à se faire entendre.

Jorge Ibargüengoitia, par ses textes narratifs comme *Deux crimes* ou *Les conspirateurs*, ses pièces de théâtre ou ses chroniques, introduit un humour noir qui a beaucoup influencé de plus jeunes auteurs. Il y mélange la lucidité et la caricature pour dénoncer l'hypocrisie et la bassesse qu'il voit autour de lui. José Emilio Pacheco, surtout célèbre pour son œuvre poétique, est aussi l'auteur de récits élégants et inspirés où la fuite du temps, la douleur des souvenirs engloutis irrémédiablement dans le passé et l'installation du chaos sont les idées centrales, comme dans *Batailles dans le désert*. Augusto Monterroso, dont on peut enfin apprécier l'excellent *Mouvement perpétuel*, est le grand maître de la forme brève, allant jusqu'à écrire la nouvelle la plus courte du monde, saluée par Calvino. En revanche, les romans de Fernando del Paso, par exemple *Nouvelles de l'Empire* ou *Palinure de Mexico*, sont des monuments qui redonnent un sens aux passions du passé, grâce à une langue précise et travaillée, et les livres d'Elena Garro, dont seul *La maîtresse d'Ixtepec* est disponible en français, restent, à leur façon, tout aussi imprégnés de mystère mexicain. La variété de l'œuvre de Vicente Leñero et son renouvellement perpétuel lui donnent une place de choix dans la deuxième partie du XX^e siècle ; on pourra découvrir enfin le roman qui le rendit célèbre, *Los albañiles : qui a tué don José ?*.

Un ensemble d'auteurs regroupés sous le nom de groupe « La Casa del lago » (un centre culturel de l'Université nationale) sont tentés par la transgression, le repli sur la création sans le souci de faire carrière et les déséquilibres en tous genres.



Un « taxi Coccinelle » devant le bâtiment du Conseil national pour la culture et les arts, ministère de la Culture mexicain.

le dénoncer et les esthètes qui prennent du recul et restent concentrés sur la création.

Dans la première « famille », on trouve des chroniqueurs comme Carlos Monsiváis, infatigable commentateur à l'esprit caustique et à la parole juste et respectée. Il s'exprime rarement par le biais de la fiction mais cultive l'essai, la chronique et la biographie avec talent. La publication pour la première fois d'un de ses livres en français, son *Nouveau catéchisme pour Indiens réticents*, est l'une des heureuses surprises dans la liste des nouveautés. Elena Poniatowska a commencé par le journalisme puis a évolué vers l'écriture de romans qui sont en général des témoignages sur des injustices et des plaidoyers pour des luttes en marche, comme la place de la femme ou les syndicats des chemins de fer ; on peut s'attarder avec beaucoup de plaisir sur son *Diego, Quiela t'embrasse* qui met en scène le célèbre Diego Rivera et sa relation avec les femmes, caricaturale mais ancrée dans une douloureuse réalité. Rosario Castellanos a aussi utilisé l'écriture littéraire pour montrer la valeur de la culture des Indiens du Chiapas. Avec *Le christ des ténèbres*, elle va chercher dans une révolte du XIX^e siècle la matière d'une histoire pathétique, qui éclaire ce monde que l'auteur a si bien connu et qui continue à fasciner, tant les Mexicains que les étrangers. Le grand militant révolutionnaire José Revueltas a utilisé sa plume, talentueuse et subtile, pour dénoncer aussi bien la condition effroyable des prisons, comme dans *Le mitard* que la terrible fatalité qui touche les groupes d'opposition radicale, incapables d'appliquer une ligne d'action efficace et productive... On retrouve souvent ce schéma dans les livres marquants depuis le début du siècle : le récit enthousiasmant d'une aventure et la faillite immédiate de ses résultats. Dire une chose et son contraire en même temps. C'est aussi le temps de l'arrivée de la musique rock, de la drogue et de la contestation ; le grand auteur de ce mouvement, baptisé « La Onda », est José Agustín dont la langue si personnelle s'inspire des néologismes des jeunes et des mots de la rue. Les traductions impeccables de *Mexico midi* et *moins cinq* d'Acapulco 72 rendent parfaitement la fraîcheur et le dynamisme de ses romans.

Plus inspirées par des lectures de livres d'autres littératures se développent les œuvres d'un ensemble d'auteurs regroupés sous le nom de groupe « La Casa del lago », du nom d'un centre culturel de l'Université nationale. Ils sont tentés par la transgression, le repli sur la création sans le souci de faire carrière, les déséquilibres en tous genres. Salvador Elizondo expérimente une écriture intériorisée à partir des photos du supplice chinois utilisées par Bataille (in *Les larmes d'Eros*, NDLR) dans son célèbre *Farabeuf*, livre mythique de ces temps. García Ponce regarde plus vers la littérature de langue allemande et les nouvelles d'Ines Arredondo, que l'on va enfin découvrir en France, chargées de culpabilité et d'étouffements, ont des relents bibliques. Tout aussi originale est l'œuvre de Juan Vicente Melo, peu abondante mais chargée de mystères et d'obsessions morbides visibles dans son unique roman, *L'obéissance nocturne*. Nous pouvons rattacher à cette génération le formidable Sergio Pitol qui a vécu loin du Mexique pendant longtemps, partageant son temps entre la traduction, l'écriture et la diplomatie. Ce n'est qu'après son retour au Mexique en 1988 et avec son évolution vers une écriture plus autobiographique, à partir de *L'art de la fugue*, qu'il va connaître une reconnaissance générale et l'admiration de tous. Fort heureusement, ses romans, d'une facture digne des littératures d'Europe de l'Est (il a été traducteur du po-

Les lutteurs et les esthètes

Face à cette nébuleuse parfois trop éclatée, on trouve deux manières d'être face à la création, opposées et complémentaires : les lutteurs qui regardent en face le réel pour

UNE LITTÉRATURE DE RÊVES ET DE CHIMÈRES

Lieu de refuge, d'inspiration ou d'abandon, le Mexique a vu défiler un nombre incomparable d'écrivains au cours du XX^e siècle.

Pays d'exil par excellence, le Mexique a reçu les républicains espagnols vaincus dont Luis Cernuda, Max Aub ou le Catalan Pere Calders. Des Centre-Américains comme Luis Cardoza y Aragon ou Augusto Monterroso jusqu'à Horacio Castellanos Moya vont nourrir leur inspiration de cette terre d'accueil. Depuis José Martí jusqu'à nos jours, avec Eliseo Alberto ou José Manuel Prieto, les Cubains ont trouvé chez ce voisin un espace de vie et de travail, de même que les Sud-Américains pourchassés par le pouvoir chez eux, ou par une violence débridée : citons pêle-mêle les Argentins Manuel Puig ou Juan Gelman, les Colombiens Mutis, Garcia



Diego Rivera, Léon Trotsky et André Breton au Mexique en 1938.

Marquez ou Fernando Vallejo, des Uruguayens comme Eduardo Milan ou Chiliens comme Roberto Bolaño. Mais les écrivains d'autres langues s'y sont aussi

réfugiés dans des heures sombres, comme Benjamin Péret et Ana Seghers pendant la Seconde Guerre mondiale ou l'Américain Howard Fast à l'époque du maccarthysme.

Le lieu fascine les visiteurs : les quêtes d'Artaud ou de Breton seront suivies par celles d'auteurs aussi divers que Mandiargues et Le Clézio. Et chaque fois des textes ponctuent ces

voyages et ces séjours. Grands voyageurs, Anglais et Américains sont également fascinés : D.H. Lawrence ou Graham Greene y sont révoltés, Ambrose Bierce choisit d'y mourir, Burroughs, Kerouac ou Ginsberg peuvent s'y livrer à tous les débordements. Surtout Malcolm Lowry y écrit *Au-dessous du volcan*, l'un des grands romans du siècle. Le Mexique offre même la possibilité de transformer sa propre vie en mystère : c'est le cas de B.Traven, qui se cache derrière un pseudonyme et accompagne les luttes des plus démunis. Ce pays est fait d'une matière profondément littéraire, celle des rêves et des chimères... P. O.-L.

lonais et du tchèque, entre autres), circulent aussi depuis des années avec bonheur. Citons aussi le philosophe Alejandro Rossi dont les nouvelles et le roman *Eden* entrent dans cette même source d'inspiration.

La désillusion

Le pays évolue rapidement depuis les années 1980 et, après l'esprit contestataire de 1968, c'est toute la société qui se prend en charge à partir du tremblement de terre de Mexico en 1985 ; contre les abus et les vols du pouvoir qui détourne l'aide internationale, les habitants de la capitale agissent d'une façon neuve et organisée. Depuis ces temps, plus rien n'a été semblable et les prises de conscience ont abouti au basculement politique de 2000 et à la perte du pouvoir par le parti quasi unique, le PRI.

La translation vers le littéraire de cette nouvelle mentalité se voit dans l'expression de la désillusion et l'abord d'une triste lucidité qui ressortent d'autant mieux quand ils sont portés par un humour grinçant et corrosif. Depuis *Le maître du miroir* jusqu'aux nouvelles des *Jeux sont faits*, Juan Villoro a été le narrateur de la recherche de sens et d'authenticité dans une société qui a perdu les valeurs de son passé sans savoir les remplacer. On en a un nouvel exemple avec la publication bienvenue du recueil *Mariachi*. Cette rencontre avec le vide traverse les œuvres de nombreux écrivains et le réalisme sur fond d'humour noir alimente l'œuvre d'un Enrique Serna dont les nouvelles du recueil *Amours d'occasion* sont des modèles de cruauté, et *La peur des bêtes* est un pastiche très réussi de roman policier qui dénonce la corruption du milieu littéraire. De même, les courts récits de Fabio Morabito sont

La translation vers le littéraire de cette nouvelle mentalité se voit dans l'expression de la désillusion et l'abord d'une triste lucidité qui ressortent d'autant mieux quand ils sont portés par un humour grinçant et corrosif.

plongés dans une douce irréalité dont la chute est souvent porteuse d'une cinglante prise de conscience ; la lecture de son livre *Les mots croisés* est certainement l'une des plus belles découvertes à faire parmi les nouveautés proposées.

Une certaine fidélité au passé ou plutôt le désir d'y trouver des métaphores de l'ordre des choses du présent reste une mécanique littéraire toujours actuelle : on peut ainsi user de cette capacité à dire une chose et à en voir immédiatement le côté pervers, pouvoir en dire le merveilleux que cela comporte et l'inévitable retombée.

Certains interrogent ainsi l'histoire, source inépuisable de questionnement du réel et des jeux de pouvoir. Outre Fernando del Paso et Enrique Serna, déjà cités, signalons Hector Aguilar Camín qui, avec *La mort à Vera Cruz*, sait dire la corruption et les troubles qui entourent le milieu de la production pétrolière, et surtout la prose dominée et classique d'Alvaro Uribe qui réussit à donner vie à des pans du passé, peut-être pour mieux voir le présent ; avec *Dossier de l'attentat*, il redonne vie à une tentative d'assassinat de la fin du XIX^e siècle, mais surtout il met en lumière les pratiques de mystères et d'opacité qui accompagnent encore les zones les plus obscures de la politique nationale. On voit par de tels romans que ce pays reste une source encore inépuisée d'inspiration lorsque l'auteur regarde du côté de l'énigme et des manipulations. De la même façon, cette quête du passé accompagne les œuvres narratives d'Homero Aridjis dont son roman 1492 : *Mémoires du Nouveau Monde* est l'exemple emblématique grâce à une plongée très réussie dans les épisodes de la conquête espagnole. Angeles Mastretta dont le succès populaire reste tout à fait remarquable, avec en particulier *L'histoire très ordinaire de la générale Ascencio*, sait user des archétypes des productions de grande circulation (livres ou >>>

DOSSIER Le Mexique au Salon du livre

>>> productions audiovisuelles) pour recréer des histoires et des ambiances qui sont chargées d'un charme certain et accessible à un grand nombre de lecteurs et surtout de lectrices.

La croissance du monde éditorial et l'installation des groupes espagnols ont lancé des méthodes nouvelles dans le domaine commercial qui ont des répercussions, comme partout, sur l'écriture et sur les thèmes proposés. On a ainsi vu apparaître une « littérature de femmes » qui s'adresse en premier lieu aux lectrices. L'exemple le plus célèbre est *Chocolat amer* de Laura Esquivel, dont le succès exceptionnel au Mexique n'a pas eu de répercussion marquante en France. Mais, en marge de ces machineries un peu artificielles, de nombreuses femmes publient des romans motivés par des recherches littéraires nettement plus intéressantes.

Depuis *La castañeda* jusqu'à *Des châteaux en enfer*, Vilma Fuentes a été suivie par les lecteurs français, en partie en raison de son installation dans notre pays. Mais le ton caricatural, parfois proche de la farce ou du cauchemar, donne une facture très originale à une œuvre ainsi ancrée dans la tradition mexicaine. Avec *Avant*, Carmen Boullosa a donné un récit intimiste et autobiographique, ouvert sur le monde de l'enfance. Elle a aussi su restituer des épisodes du passé en réussissant à les intégrer à son propre univers et à son propre langage comme dans *Eux les vaches, nous les porcs*. La fantaisie d'Ana García Bergua est aussi très attachante et l'on va découvrir cette voix avec la publication de son roman *L'île aux fous*.

La littérature policière avait déjà ses lettres de noblesse avec le célèbre *Complot mongol* de Rafael Bernal, mais c'est bien avec l'immense succès de Paco Taibo II que le polar a pris une place de choix dans ces lettres. Ses modèles viennent du roman noir nord-américain où les détectives circulent dans des univers corrompus qu'ils critiquent sans fard. Il est par ailleurs un biographe formidable qui nous propose la sortie de son magistral *Pancho Villa*. Au-delà du célèbre Paco, d'autres auteurs pratiquent ce genre avec talent comme Juan Hernandez Luna ou l'Argentin Rolo Diez qui est devenu auteur après s'être exilé au Mexique.

Littératures du Nord

Le pays est très centralisé et la grande majorité des auteurs vit dans la capitale mais une production littéraire de valeur s'écrit dans les régions. Le cas le plus remarquable est celui des « littératures du Nord » qui concernent les auteurs issus de cette frange du pays, fortement marquée par sa proximité avec les Etats-Unis et l'inquiétante incertitude qui y règne. Eduardo Antonio Parra sait mettre en scène ces lieux chaotiques avec talent et l'on pourra découvrir ces univers inquiétants dans le roman de Martin Solares, *Les minutes noires*, qui se passent dans la ville portuaire de Tampico. La désolation du désert imprègne les livres de David Toscana, qui vit à Monterrey ; son *Ultimo lector* est un texte magistral où résonne l'écho de la voix de Rulfo, mais avec un sens de l'absurde et un amour de la littérature exemplaires. Le cas le plus étrange est bien celui de Daniel Sada dont on avait pu lire *Lune et l'autre*. On va pouvoir découvrir *L'odyssée barbare*, monument du genre qui raconte, dans une langue travaillée à l'extrême, le détournement d'une élection



La rue Cinco de Mayo, qui commémore la victoire de l'armée mexicaine sur l'armée française, le 5 mai 1862, à la bataille de Puebla.

politique dans cette région. Ce récent vainqueur du prestigieux prix Herralde continue à produire une œuvre puissante, marquée par un attachement fondamental au classicisme.

Parmi les courants reconnaissables, citons le mouvement du Crack, ainsi nommé en réponse au « boom » latino-américain que ces jeunes auteurs appellent à surpasser. Ils sont marqués par leur désir de sortir le roman du cadre mexicain dans lequel leurs compatriotes l'enferment souvent. Jorge Volpi avec *Le temps des cendres* et Ignacio Padilla avec *Amphitryon* ont donné les textes les plus aboutis de cette facette de la production actuelle.

Mais il reste aussi un certain nombre d'inclassables, d'auteurs qui poursuivent le développement de leurs œuvres sans se sou-

cier des styles ou des genres en vogue. Margo Glantz, universitaire célèbre, s'est lancée dans l'écriture littéraire tardivement et propose une narration rigide à la première personne avec humour et sensibilité. On pourra découvrir son livre autobiographique, *Les généalogies*, récit de l'histoire de sa famille juive. Alberto Ruy Sanchez a choisi depuis longtemps de situer ses récits dans la ville de Mogador, comme s'il lui fallait installer une distance pour observer les manifestations du désir et de la sensualité, thèmes généralement ignorés chez ses pairs de même langue. Gonzalo Celorio réussit à fondre essai et récit autobiographique dans son *Voyage sédentaire*, avec subtilité et élégance. De même, la voix d'Hector Manjarrez sait jouer des multiples ressources de la langue, expérimentant sans fausse pudeur ni appréhension. Il s'amuse même avec le genre policier dans son *Rainey l'assassin*. Dans ce cadre, le cas le plus original et le plus fascinant est celui de Mario Bellatin, finaliste du prix Médicis étranger pour *Salon de beauté*. Depuis, plusieurs livres sont parus, comme *Flore* ou *Le jardin de la dame Murakami*, où la construction par fragments indépendants et collés, les jeux littéraires sur la voix narrative et l'univers angoissant voire désespéré de l'auteur, exposé avec un détachement aussi drôle que salutaire, sont les traits les plus originaux d'une œuvre en évolution permanente.

Férocité et cynisme

Dans ce concert, des voix émergentes se font entendre ; elles portent la détresse d'une génération qui n'a que l'humour et une froide lucidité pour tenter d'affronter une réalité cruelle, qui semble souvent sans espoir. La férocité, la présence obsédante de la mort et le cynisme des personnages sont les marques que laisse *De l'enfance* de Mario Gonzalez Suarez. Guadalupe Nettel n'est pas moins inquiétante avec son roman *L'hôte*, et les nouvelles qu'elle a publiées depuis n'ont fait que confirmer un talent immense, alimenté par une connaissance profonde de la littérature. De même, les courtes nouvelles d'Alain-Paul Mallard sont des bijoux travaillés à l'extrême, loin du baroque ou du flux envahissant de certains romanciers du passé ; il alimente une œuvre mince avec un nouveau livre, *Recels*. Jordi Soler utilise l'histoire familiale pour raconter l'émotion et les espoirs liés à l'exil espagnol dans *La dernière heure du dernier jour* et *Les exilés de la mémoire* ; ici le ton et les personnages laissent entrevoir quelques certitudes et même des aspirations, cependant déclinées dans un univers passé. En revanche, les livres de Guillermo Fadanelli décrivent des personnages

Des voix émergentes se font entendre ; elles portent la détresse d'une génération qui n'a que l'humour et une froide lucidité pour tenter d'affronter une réalité cruelle, qui semble souvent sans espoir.

LA POÉSIE, ÉCRITURE DE TALENT ET EXPRESSION DE SAGESSE

Ancrée dans la tradition, la poésie reste un genre tout à fait contemporain.

Particulièrement prisée au Mexique, la poésie est liée à une ancienne tradition : depuis l'époque préhispanique en passant par l'époque baroque de sœur Juana Ines de la Cruz, une mémoire s'est construite autour de ce genre littéraire. La poésie mexicaine prend une tout autre ampleur avec les livres de Lopez Velarde et de Tablada. Le premier s'inspire du modernisme à la française pour donner, au début du XX^e siècle, des recueils chargés d'ambiguïtés, de troubles et de vertiges qui forment un ton nouveau. Encore plus risqué dans le domaine de la forme (il donne des haïkus et des

calligrammes), Tablada, son contemporain, ouvre un champ d'expérimentation et de nouveautés très abouti. Prenant la relève, le groupe de poètes réunis autour de la revue *Contemporaneos* donne modernité et profondeur à la poésie mexicaine. Il suffit de lire *Nostalgie de la mort* de Villaurrutia et *Mort sans fin* de Gorostiza pour savoir que l'on touche des sommets du genre en langue espagnole. Mais le grand poète du pays est bien Octavio Paz, digne héritier de ce groupe. Il passe d'une influence surréaliste à une ouverture universelle, mêlant avant-garde occidentale, racines du monde hispanique et

JACQUES SASSIER/GALLIMARD



Octavio Paz

résonances orientales. Il est bien un arbre gigantesque qui cache une forêt que le lecteur de langue française peut aujourd'hui mieux connaître : la lumineuse œuvre de Tomas Segovia, porteuse de nostalgie et de splendeur amoureuse, l'apparente simplicité de Jaime Sabines, poète populaire par excellence, le regard atterré face au désastre et à l'inévitable destruction de José Emilio Pacheco, la phrase neuve et sensuelle de Becerra ou la magique présence toute méditative des mots d'Elsa Cross sont quelques-unes des facettes d'un univers qui devrait continuer à se dévoiler au lecteur français.

P. O. - L.

dévorés par le chaos, vivant dans des univers urbains désespérants : le véritable dressage des enfants évoqué dans *Eduquer les taupes* est révélateur du sombre univers d'un auteur enfin reconnu après avoir été longtemps marginalisé. Alvaro Enrigue manie un humour aigre-doux et laisse à découvert les malaises et les défauts de ses personnages souvent perturbés ; dans *Vies perpendiculaires*, il utilise des histoires de famille pour observer l'âme de ce pays. Il avait commencé par se moquer avec finesse des artistes contemporains dont certaines œuvres peuvent se rapprocher d'une escroquerie. La ville de Mexico est le personnage principal de Fabrizio Mejia Madrid dans *Le naufragé du Zocalo* ; par ailleurs observateur et chroniqueur très habile, il met en place une œuvre dans le domaine littéraire qui utilise ces qualités pour donner vie à des récits brillants où la dérision et le rire essaient de chasser les angoisses.

Toute cette société littéraire produit des livres en langue espagnole. Il existe cependant une littérature moins en vue, qui souffre d'une diffusion marginale et qui use des « langues mères », les langues ancestrales des peuples indiens qui représentent encore dix pour cent de la population globale, soit dix millions de personnes environ. Après avoir été longtemps chassées ou méprisées, elles sont désormais encouragées et bénéficient de l'aide de l'Etat. Carlos Montemayor est un écrivain talentueux, spécialiste des guérillas mexicaines et de ces langues. On peut lire son beau roman *Guerre au paradis* pour mieux connaître les mouvements armés et clandestins des années 1970. Mais il a aussi pu aider à la circulation de ces littératures et a coordonné des collections de livres bilingues, encouragé les vocations et appuyé tout ce qui pouvait permettre une meilleure connaissance de ces lettres. Après un temps où le folklore pesait encore beaucoup, les poètes (principale activité d'écriture) écrivent désormais sans complexe des textes où la tradition et la mémoire sont renforcées par les leçons liées à la lecture des poèmes du monde entier. Juan Gregorio Regino, en maza-

Il existe une littérature moins en vue, qui souffre d'une diffusion marginale et qui use des « langues mères », les langues ancestrales des peuples indiens qui représentent encore dix pour cent de la population globale, soit dix millions de personnes environ.

tèque, et Briceida Cuevas Cob, en maya, sont de très bons représentants de la vitalité de cet univers.

L'invitation de la littérature mexicaine au Salon du livre de Paris va permettre au public français de mieux se rendre compte de la richesse de cet ensemble où résonnent encore les voix du passé. Mais, au-delà des romans, poèmes ou nouvelles, la manifestation sera aussi l'occasion de découvrir l'originalité de domaines comme la littérature pour la jeunesse qui est en pleine expansion (un livre de Jaime Sandoval sera publié en français), comme le journalisme d'enquête qui se mêle à la chronique, comme le pratique Sergio Gonzalez Rodriguez dans *Des os dans le désert*, qui raconte les atrocités des meurtres de femmes impunis à Ciudad Juárez. Enfin, le domaine théâtral est en plein bouleversement et, s'il s'agit là d'un des genres les plus anciens du pays, les jeunes dramaturges proposent des tons et des relectures de personnages classiques particulièrement remarquables ; Ximena Escalante avec *Phèdre et autres grecques* en est l'une des meilleures représentantes.

Douée d'une grande capacité d'assimilation et de filiation, la littérature mexicaine pleine de mystère et d'angoisse est sauvée du désespoir par un humour libérateur.

PHILIPPE OLLÉ-LAPRUNE

PHILIPPE OLLÉ-LAPRUNE

Conseiller littéraire pour le Conseil national pour la culture et les arts – le ministère de la Culture mexicain – Philippe Ollé-Laprune, qui signe pour *Livres Hebdo* ce panorama de la littérature mexicaine, a été responsable jusqu'en 1998 du Bureau du livre de l'ambassade de France au Mexique. Il a créé ensuite la Casa Refugio Citaltepetl, qui accueille en résidence des écrivains persécutés dans leurs pays.

Auteur en 2007 d'une anthologie, *Cent ans de littérature mexicaine*, il vient de publier, également à La Différence, un passionnant essai sur la relation de la littérature mexicaine au pouvoir à travers son histoire et la colonisation (*Mexique, les visiteurs du rêve*). Chez Gallimard, il sort le 5 mars une anthologie de la littérature hispano-américaine, *Ombre de la mémoire*.

DOSSIER Le Mexique au Salon du livre

Les 10 et 11 mars, en avant-première au Salon du livre, deux journées de rencontres organisées par le Bief permettront aux éditeurs et libraires mexicains engagés dans un vaste processus de modernisation du secteur du livre de confronter leurs expériences avec celles de leurs confrères français.

La France comme modèle

À un mois du Salon du livre, Marcelo Uribe, le directeur général des éditions Era de Mexico, est venu passer une semaine à Paris. A son programme, compléter la loi sur le prix unique du livre, promulguée en juin 2008, d'un dispositif d'aide à la librairie. Militant de la première heure pour le prix unique, Marcelo Uribe, comme aujourd'hui nombre de ses confrères, est persuadé que cette loi est la condition minimale pour développer le marché du livre mexicain, arrêter la fermeture des librairies et surtout créer les conditions du développement d'un réseau moderne de vente de livres. Plutôt partisan au départ de la liberté d'entreprendre, Sergio Vela, le très francophile président du Conseil national pour la culture et les arts (l'équivalent de notre ministère de la Culture), est désormais persuadé que cette loi arrive au bon moment pour aider l'industrie du livre à résister à la crise.

Sur un territoire de deux millions de kilomètres carrés, et pour une population de plus de 100 millions d'habitants, on estime à 1 500 le nombre de points de vente de livres, dont seulement 500 librairies, la majorité d'entre elles se trouvant à Mexico. Et que 80 % des ventes d'un livre seraient réalisées dans les quartiers du sud de la capitale.

A la quasi-unanimité des deux assemblées.

Alarmé par la dégradation de la situation du livre au Mexique au cours des trente dernières années, due notamment à la prolifération des livres d'occasion et du discount sauvage, un petit groupe informel d'écrivains, de libraires, de bibliothécaires, de journalistes et d'universitaires, auquel s'est jointe une petite poignée d'éditeurs, est vite arrivé à la conviction que seule une loi fixant le prix du livre, sur le modèle de celle qui existe en France,

LE MARCHÉ DU LIVRE MEXICAIN EN CHIFFRES

Population

109,9 millions d'habitants.

Marché du livre

Le marché du livre mexicain se caractérise par une très forte présence de l'Etat. **Sur une production globale de 278 millions d'exemplaires en 2007, 129,3 millions ont été produits par le secteur privé.** En forte croissance depuis 2003, cette production a baissé de 6% par rapport à 2006. Le secteur privé a vendu en 2007 **147 millions d'exemplaires pour un chiffre d'affaires de 7,4 milliards de pesos** (390 millions d'euros) contre 160 millions d'exemplaires en 2006. 31,7% ont été vendus à l'Etat, 28,6% en librairie, 9,4% directement aux écoles, 8,7% dans les stations-service. La population mexicaine consommerait moins d'un livre par personne et par an. Le **prix fixe du livre** a été adopté en mai 2008 par le Parlement mexicain mais son décret d'application n'est toujours pas entré en vigueur. Le marché est fragilisé par des années de prix libre sur le livre qui ont permis la prolifération des soldes.

Edition

200 millions de manuels scolaires sont édités et distribués gratuitement par l'Etat chaque année, notamment par le Conaliteg, une commission pour la gratuité des manuels scolaires, qui publie 170 millions d'ouvrages par an et distribue toute la production scolaire mexicaine. La majorité des maisons d'édition financées par des fonds publics a assis son activité dans les années 1960 en publiant tous les grands noms de la littérature et des sciences sociales interdits en Espagne sous le régime franquiste. Parmi elles, le Fondo de Cultura Economica (qui fête ses 75 ans cette année et compte 8 800 titres à son catalogue), les presses universitaires comme celles de l'Unam (Université nationale autonome du Mexique) ou encore la Direction générale des publications, éditeur du Conaculta (Conseil national pour les arts et la culture), qui se consacre à la culture mexicaine, mais dont 80 % des titres sont coédités avec des éditeurs privés.

229 éditeurs privés ont été recensés en 2007. Les grands groupes internationaux et espagnols comme Santillana, Planeta, Random House, Larousse (Hachette Livre), Salvat, Herder, Tusquets disposent depuis les années 1970 de filiales au Mexique. Hormis des structures comme Siglo XXI, une des maisons d'édition indépendantes les plus importantes, ou encore Sexto Piso (créée en 2002), les petits éditeurs se regroupent au sein de collectifs tels que Era et l'AEMI (Alliance des éditeurs mexicains indépendants), qui associe 14 maisons (Colibri, El Milagro, Trilce Ediciones...).

Production

Les éditeurs privés éditent 18 682 titres. Un titre sur deux au Mexique est publié par l'une des 24 plus grandes maisons d'édition du secteur privé qui réalisent 75 % des ventes et de la facturation totale. Hors best-sellers internationaux, les tirages moyens n'excèdent pas 2 000 à 3 000 exemplaires.

Librairie

Le pays compte **un peu plus d'un millier de points de vente, dont environ 500 librairies**, des rayons dans les grands magasins, les papeteries, les pharmacies, les kiosques et même les cafétérias. Le livre est aussi présent dans la grande distribution, qui vend des produits culturels à prix cassés. La chaîne de librairies Gandhi, qui dispose de 12 succursales, génère le plus gros volume de ventes du pays. Les autres chaînes, Cristal (42 magasins), Porrua (30 magasins), et les grosses librairies comme Sotano et celle de l'éditeur public Fondo de Cultura Economica fonctionnent sur le même modèle : des centaines de mètres carrés, des livres, des ouvrages soldés, des CD et des DVD. Educál, un réseau d'Etat, dispose d'une centaine de librairies dans tout le pays et distribue les livres produits par les éditeurs publics et privés (en dépôt). **MY. M.**

Source : Enquête sur l'édition au Mexique, réalisée par Karen Politis pour le Bief, en coopération avec les services culturels de l'ambassade de France au Mexique.



A Mexico, la librairie Rosario Castellanos du Fondo de Cultura Economica est l'une des plus grandes d'Amérique latine.

pouvait aider à développer le marché du livre mexicain. Après deux ans de bataille contre les lobbies de la libre concurrence fermement opposés à une législation de ce type et après beaucoup de pédagogie pour démontrer que le prix unique ne renchérisait pas les livres, ils ont pu, juste avant l'été, faire voter la loi sur l'aide au livre et à la lecture et son article 22 sur le prix unique à la quasi-unanimité des deux assemblées. Celle-ci n'attend plus que ses décrets d'application pour entrer en vigueur.

Comme en France, la loi prévoit que c'est à l'éditeur, et à l'importateur, de fixer le prix des livres. Mais au Mexique, aucun rabais n'est envisagé. Tous les livres parus depuis moins de 18 mois (contre 24 en France) sont concernés.

Un programme ambitieux de modernisation. Mais au-delà du prix unique, la loi sur le livre et la lecture entend bien contribuer à la professionnalisation du secteur. Instaurant un Conseil national d'aide au livre et à la lecture chargé d'élaborer le programme des aides et de coordonner les différentes initiatives, elle rend par exemple obligatoire le numéro d'ISBN et le code à barres, et uniformise les mentions obligatoires, titre, nom d'auteur, éditeur, lieu et date d'impression, etc. En contact avec le Syndicat national de l'édition et le Bief (Bureau international

Une association de type Adelc est envisagée pour consolider la situation des librairies existantes et faciliter la création de nouveaux points de vente.

de l'édition française), les représentants de la Caniem (Camera Nacional de la Industria Editorial Mexicana) et les libraires ont élaboré un programme ambitieux de modernisation de la chaîne du livre. Ces rencontres interprofessionnelles ont déjà eu pour résultat de faire baisser considérablement les coûts de transport. En acceptant de grouper leurs commandes, les professionnels du livre mexicains ont pu les réduire de 60 % ! Par ailleurs, une école de libraires vient d'être créée à San Luis Potosi au centre du Mexique. Et alors que la plupart des librairies mexicaines sont aujourd'hui informatisées, l'uniformisation des systèmes d'information autour du livre entre éditeurs et libraires est à l'étude. Enfin, et c'était la principale raison du voyage de Marcelo Uribe, une association de type Adelc est envisagée pour consolider la situation des librairies existantes et faciliter la création de nouveaux points de vente.

Associés à des mesures de répressions classiques, ces dispositions devraient permettre d'enrayer le piratage galopant des livres. Les éditeurs l'espèrent en tout cas. Concernant 25 % du marché du livre, le piratage organisé à haute échelle représente chaque année un manque à gagner de plusieurs millions de pesos.

CHRISTINE FERRAND